

Pierre Lajus, architecte du siècle et apôtre de la sobriété

Cher Monsieur, c'est un honneur d'être reçu à votre domicile, dans cette maison que vous avez construite pour vous et votre famille. Quand on arrive dans le quartier, on s'aperçoit que les terrains sont imposants, les maisons espacées les unes des autres. La nature est très présente, beaucoup d'essences différentes y sont plantées. Au bout de cette allée qui est la vôtre et conduit à votre maison, se dessine une impasse qui nous laisse imaginer un chemin de sable bordé de taillis et conifères qui nous emmènerait vers l'Océan. On entendrait presque les vagues. Le Médoc est grand et nous sommes loin du chant des baïnes. C'est l'écoulement de la Devezze qui traverse Mérignac et prend sa source non loin dans le parc de Bourran, qui bruit sous terre. Le lieudit initial s'appelait « Beau désert ». Vaste programme qui traduira un sens de la nature et saura guider vos pas d'architecte. Si cette maison est importante, il y a aussi la chapelle Notre Dame des Grâces de Grand Lebrun que vous avez construite il y a 60 ans. Parlons-en, mais faisons d'abord connaissance.

Pierre Lajus, vous êtes avant tout, cet « Incorrigiblement idéaliste » qui tend vers davantage d'innovation et travaille avant tout le bois. Comment tout cela est né ?

C'est la réalité. Tout simplement. C'était une façon de voir ma vie. Une belle vie. C'est aussi un rêve et des ambitions d'enfant qui se sont concrétisés. Mais tout vient du projet que l'on souhaite mener. L'environnement du Scoutisme comptera beaucoup dans ma jeunesse. Mon père était cadre commercial chez Marie Brizard, auprès de la famille Glotin. Homme droit, militant positif, il donnait de son temps pour les patronages, on dirait aujourd'hui le milieu associatif. Nous les enfants étions Scouts. Cette éducation allait tracer mon chemin. C'était un milieu qui me convenait, favorisant le travail d'équipe en pleine nature. Ce fut même une vraie révélation. Je devais ensuite faire AGRO et devenir ingénieur des Eaux et Forêts. Finalement j'ai suivi les Beaux-Arts de Bordeaux, section Architecture, puis l'Institut d'Urbanisme. La nature resterait prégnante.

Comment avez-vous institutionnalisé ce type d'habitat et marqué l'histoire de l'architecture ?

Il fallait « faire la place », c'est-à-dire composer sa vie d'atelier avec son patron, cela me plaisait. Le principe était simple : les uns devaient aider, conseiller les autres. Un « patron » corrigeait les projets. Il s'agissait alors de Michel Ecochard, mais aussi de Claude Ferret dont je fus l'élève. J'en ai ensuite théorisé la méthodologie. L'Architecture de l'époque avait un défaut. J'ai voulu y remédier et j'ai réformé. Il fallait rajouter un poste et des compétences davantage orientées vers les sciences humaines et intégrer la sociologie. Donner à l'architecture une dimension anthropologique. Quoi de plus naturel quand c'est l'humain qui doit venir habiter ces réalisations ? On ne pouvait plus ignorer qu'on allait travailler pour d'autres que nous et que ces autres n'étaient pas forcément semblables à nous. Ce fut le combat de toutes ma vie.

Alors ce champ expérimental quel est-il ? Quelles en seront les réalisations ?

Encore une fois il faut revenir à ma formation. Etudiant, je travaille pour une équipe « moderne », le cabinet bordelais Salier & Courtois qui invente, imagine, dessine et réalise de jolies maisons de vacances, notamment autour du Bassin, sur la Presqu'île. C'est à la fois un travail d'atelier et d'équipe qui permet la critique. Pourtant Mai 68 s'impose face au mouvement qui vient de poindre et qui est dans l'ère du temps : donner de la place aux sciences sociales. C'est à la fois un rebond. Avec mes étudiants, dans le sillage de Claude Ferret. Et une rupture. Le cabinet confortable m'éjecte. Je m'en extrais douloureusement, refusant le mandarinat. Je fais désormais partie de ce mouvement écologiste non punitif appelé « De la Frugalité heureuse » qui s'autorise une construction à la fois économe et performante, notamment sur le plan thermique. Le mouvement suit les influences provenant des travaux d'un trio : Philippe Madec, Alain Bornarel, ingénieur thermicien et Dominique Gauzin-Müller, architecte-chercheuse, docteur en histoire de l'architecture contemporaine, longtemps rédactrice en chef de la revue Ecologik créant ainsi une véritable école de l'architecture nouvelle et de l'urbanisme éco-responsable.

Cette maison qui est la vôtre, que vous avez dessinée et construite, d'intérêt patrimonial majeur, enfouie dans la nature, décrivez-la nous.

La maison construite en 1973, est placée sous le signe de la rupture. Le divorce avec le cabinet qui construit les « jolies » villas est consommé l'année suivante. Cette construction en bois respire le renouveau, tout comme le fameux chalet de Barèges de 1966. L'Image Lajus est déjà celle du « type qui fait des trucs en bois ».

Celle-ci est conçue pour que l'habitant joue un rôle précis. Elle vivra 7 transformations ou changements de destination. Alors que son ossature est en bois, elle résistera au feu. Elle est reconstruite en 1976, agrandie, aménagée, jusqu'à ma retraite en 1995. C'est ainsi que je conçois le rôle de la maison : en évolution permanente, favorisant la continuité de la famille qui l'habite, en l'occurrence la mienne, sans atrophier l'intimité de l'individu. La maison économique et spacieuse a été conçue de façon réglementaire pour 5 enfants, avec un rez-de-chaussée, des parties communes pour les parents, une cheminée centrale composée d'un bloc de granit monolithique et l'espace des enfants, tout ceci sur la base d'éléments préfabriqués appelés « Girolle », équivalent de la 2 Chevaux en bois, en matière de technologie simplifiée. Ce sera mon appartement témoin ! Mais ensuite ou vais-je travailler ? L'agence est intégrée dans la maison ; c'est la phase N°3. Au cours du temps, différents aménagements extérieurs et intérieurs vont reconvertir et agrandir les espaces jusqu'à la phase terminale.

Quelle est la réalisation dont vous êtes le plus fier ?

Ma maison, au 14 rue François Villon à Mérignac ! C'est ici que tout commence. On peut y chanter quelques vers du poète : « Dites-moi où, en quel pays, Est Flora, la belle romaine, Alcibiade, et Thaïs, Qui fut sa cousine germaine ? La nymphe Écho, parlant quand on fait du bruit, Au-dessus d'une rivière ou d'un étang, Et eut une beauté surhumaine ? Mais où sont les neiges d'antan ? ». Je suis également très fier de mes gares de péage sur les autoroutes. Deux d'entre elles à l'entrée de Toulouse sont toujours debout.

Quel est le leg que vous laissez, mis à part votre fils Emmanuel, lui aussi architecte ?

Ce patrimoine s'inscrit avant tout dans plusieurs thèses de mes étudiants dont on retrouve les meilleures feuilles dans un numéro spécial de la publication A Vivre. Christelle Floret, docteur en histoire de l'art contemporain à l'Université Bordeaux Montaigne a réalisé un travail remarquable, creusant au-delà des sentiers battus qui stigmatisaient jusque-là, l'architecte-tout-en-bois que je ne suis peut-être pas complètement.

Emmanuel n'est pas exactement dans la même mouvance. Il répond avec succès à des concours publics d'envergure, et avec son cabinet réalise la transformation du musée de l'Orangerie, du musée de l'Homme à Paris ou encore du musée Fabre à Montpellier. Il y a cependant une de mes maquettes à la Cité de l'Architecture : une maison avec poutres et piscine.

Quel était votre rêve en devenant architecte ?

Beaucoup de gens m'ont servi de guide et je leur en suis très reconnaissant. Depuis l'Institut d'Urbanisme de Paris, collaborant avec Michel Ecochard déjà cité, je vais travailler sur des projets au Liban, au Pakistan puis en Afrique. Finalement mon rêve, ce sera de concevoir des réalisations industrielles dans des conditions précaires. On se dirige davantage vers un incorrigible idéalisme que sur un rêve.

Quelle est aujourd'hui l'architecture et les grands maîtres de l'urbanisme qui vous séduisent ? Qui vous dérange ? Que vous plaît-il dans l'architecture contemporaine ?

« Pas grand-chose...on est dans une mauvaise période », « Beaucoup de pseudo architectes... », « Ah si, j'admire Renzo Piano, architecte de la permanence du renouvellement, inspiré par Jean Prouvé. L'architecte genevois a gagné le concours du centre Pompidou qu'il construit avec Richard Rogers. Soucieux de l'intégration dans le contexte, il recevra dans la foulée le prix Pritzker. On lui doit parmi les 120 projets conçus par son agence, l'aéroport du Kansai à Osaka, le centre culturel Tjibaou à Nouméa, le centre Paul Klee de Berne, la tour The Shard à Londres, la fondation Pathé à Paris, l'Ecole Normale Supérieure (ENS) à Saclay, le Whitney Museum et le campus de la Columbia University. « Cet homme, parfois oublié est absolument au service de ce pour qui l'on construit »

Nous en arrivons à Grand Lebrun avec un retour en arrière en 1963. Le brief des marianistes c'était quoi ? Avez-vous eu les mains libres pour construire Notre Dame des Grâces de SMGL

La demande est très simple avec un programme précis : une chapelle de 600m² pour 600 élèves avec des annexes pour la communauté religieuse. C'est ainsi qu'il y en aura 5 ou 6 avec leurs patios appelées petites chapelles, rehaussées d'un autel particulier où chaque religieux pourrait officier. C'était redonner un peu d'intimité à des ecclésiastiques qui ont tout laissé, tout donné. Sans oublier cette chapelle plus grande, pour rassembler la communauté, notamment lors des préparations de la Première communion, avec les pères Raoult, Geysse, Stolz, composante de la magie des lieux.

Interview Pierre Lajus/ 17 décembre 2025/ 14 rue François Villon, Mérignac

Les conversations débutent en 1963. J'en serai le maître d'œuvre et directeur artistique, dessinant notamment sur les murs et y intégrant des objets d'art, des sculptures. Construire des églises, des bâtiments religieux, en suivant l'aspect novateur de Vatican II, c'était une façon d'exercer ma foi, que je n'ai plus tout à fait aujourd'hui. La modernité de l'esprit Marianiste a cependant été centrale pour finaliser le projet. Ils n'ont pas eu peur !

Aviez-vous quelque expérience en architecture dite « religieuse », église, chapelle ?

Avec Salier et Courtois, nous avons réalisé Saint Delphin à Villenave d'Ornon, puis il y eut l'église de la Trinité de la Zup de Lormont-Carriet. C'est tout.

Ce fut un chantier pharaonique pour une petite chapelle. Racontez.

Inconscience totale de jeune architecte débutant dans le métier. C'était mon premier grand projet. Un galop d'essai. La création de l'innocence. Et pourtant tout a été pensé en amont, sans ajouter une seule modification au cours du projet, facilité par la présence du père Cazelles. L'excellente relation avec le futur directeur de l'établissement, ainsi que son implication furent décisives dans la réalisation du chantier. Je pus ainsi proposer mes idées novatrices au sujet des objets sacrés tel le tabernacle. Le néon arrivera plus tard. J'ai dessiné les murs sur lesquels rien n'était prévu, tout en les laissant à nu. Je me suis rendu compte qu'il manquait quelque chose. J'ai également eu toute liberté de production sur ces murs en béton bouchardé, développé et utilisé par Le Corbusier, que l'on retrouve au monument aux Déportés créé par Georges-Henri Pingusson dans l'Ile de la Cité. Parmi les innovations, on retrouve ces poutres en bois au nombre d'une vingtaine, mais également les pyramides. Signe trinitaire, elles ont pour vocation d'éclairer les annexes et d'éviter l'idée du clocher.

Et 60 ans plus tard, vous en pensez quoi ?

Cette transformation permanente est très émouvante. Cependant, on m'a peu demandé conseil pour les rénovations successives. Le chauffage pendu entre les poutres casse toujours la perspective et dénature l'esthétique mais cela devrait être modifié. La conversion en auditorium est intéressante. Ce système de rideaux tombant devant l'autel est très intelligent. Au gré des transformations, il a été greffé cet écusson du père Chaminade au centre de mon dessin qui a initialement pour vocation de montrer les palpitations de l'être humain tel que le décrit Teilhard de Chardin et dont le narratif spirituel n'a finalement pas été compris. On n'y lit plus véritablement le mouvement cosmique que je souhaitais marquer, notamment avec le signe de la Croix. J'avais mis en scène sur les murs la pauvreté comme valeur essentielle. Certainement trop conceptuel, car il y eut ensuite ce Chemin de Croix posé derrière le cœur, très beau de surcroît.

Si vous aviez quelque chose à dire à la chapelle aujourd'hui, quels seraient vos mots ?

Je souhaite que l'on puisse continuer à faire vivre la chapelle Notre Dame des Grâces. Elle peut subir d'autres transformations en gardant l'esprit de sa reconversion spirituelle. Les patios pourraient devenir des espaces de méditation, de réflexion, de lecture.

Le 100^e anniversaire de l'Art Déco 1925-2025, vous en pensez quoi ? L'historien Nicolas Chaudun dit que depuis, il n'y a pas eu de mouvement artistique, mis à part la Nouvelle Vague dans le cinéma qui ait autant exporté son savoir-faire, cet esprit français et cette touche d'excellence toute expression artistique confondue, architecture et Design compris.

Cet anniversaire a permis de redécouvrir de grands noms de l'architecture tel Mallet-Stevens, lui aussi très inspiré par Prouvé. On peut retrouver ses chaises au MADD de Bordeaux.

Et pour terminer ?

« J'ai été heureux de contribuer à l'architecture française ». Pierre Lajus

Propos recueillis par Philippe de Boucaud,
commissaire d'exposition, chroniqueur
vice-président de l'association des Anciens de SMGL